

Laureen Kouassi-Olsson

Présidente – Directrice Générale de Birimian Ventures

ICONIC AFRICA

À ma mère et à mon père, qui m'ont toujours poussée
à rendre possible l'impossible.

À mes enfants : à mon Sven et ma Leen, pour qu'ils
comprennent l'importance de croire en leurs rêves
et surtout de les réaliser.

À tous les créateurs, gardiens des savoir-faire
et de l'artisanat d'exception de notre cher Continent
qui propulsent avec fierté notre héritage sur le devant
de la scène.

À l'audacieuse nouvelle génération d'afropolitains
qui se bat inlassablement pour changer le regard du reste
du monde sur le Continent africain.

Préface

L'Afrique connaît depuis une quinzaine d'années un formidable élan dans le domaine créatif. Les artistes et créateurs africains bénéficient d'une reconnaissance et d'une visibilité sans précédent sur la scène internationale. Leurs talents s'expriment dans des domaines artistiques très divers. Cette explosion créative traduit, chez beaucoup d'entre-eux, une nouvelle fierté ainsi qu'une volonté de prendre le contrôle sur le narratif du continent. Les technologies modernes, catalyseurs de ce phénomène de transformation – digitalisation des médias, réseaux sociaux, connectivité accrue – propulsent comme jamais auparavant les artistes africains face à un public mondialisé.

Certes, le chemin est encore long avant que ceux-ci ne soient reconnus à leur juste valeur et soutenus comme ils le méritent. Les obstacles à un épanouissement complet du secteur créatif demeurent nombreux. La faute, entre autres, aux défaillances du système éducatif dans la formation des jeunes les plus prometteurs. Mais aussi à un manque criant de soutiens financiers, pourtant indispensables à la réussite de leurs projets. Compte tenu de ces conditions souvent difficiles, la résilience dont font preuve ces créateurs, leur détermination à restituer la richesse culturelle du continent, sont d'autant plus remarquables.

Préface

Heureusement, certaines personnalités africaines multiplient les initiatives pour tracer une voie aux talents en devenir. Elles se font fort d'accompagner l'éclosion du secteur à travers des projets éducatifs, des événements et des plateformes dont la fonction est de valoriser et d'accompagner les artistes émergents. Dans de nombreuses métropoles africaines, ces initiatives sont de puissants accélérateurs. Elles contribuent à braquer les projecteurs sur le marché de la création, son potentiel et son impact économique. Véritables bonnes fées de jeunes artistes, ces providentiels entrepreneurs leur ouvrent grand les portes de la scène créative internationale.

Ma philosophie en tant que photographe repose sur une aspiration profonde : contester l'absence de diversité dans les narratifs visuels africains. Comme photojournaliste, j'ai constaté de quelle manière les partis-pris dominants contribuaient à perpétuer les stéréotypes et les idées erronées sur le continent. C'est en passant du photojournalisme à la photographie d'art que j'ai pu forger un dialogue visuel qui explore dans leur complexité nombre de thèmes relatifs à l'Afrique. J'ai alors pris conscience que le monde de la mode pouvait jouer un rôle central dans la diffusion des messages que j'aspirais à transmettre. Mon inspiration a puisé dans les images d'archives des années 30 en Éthiopie, reflétant les tendances vestimentaires de l'époque et donnant le ton pour les collections que je dessinais alors pour mes séances photo. En parallèle, j'ai entrepris des recherches sur les ornements corporels et les tenues traditionnelles dans différentes régions d'Afrique. Incorporer la mode dans mes

Préface

productions artistiques va au-delà du simple esthétisme : il s'agit aussi d'en faire un vecteur d'idées. C'est également pour moi une manière d'incorporer les traditions du passé dans le champ contemporain. Ainsi, même si je ne considère pas mon travail comme de la photographie de mode à proprement parler, j'ai rapidement constaté que la spécificité de ma démarche attirait l'attention des publications de mode.

De toute évidence, la photographie et la mode ont toujours entretenu un rapport fécond. C'est particulièrement vrai en Afrique, où ces deux arts apportent leur pierre à l'édifice d'une nouvelle vision du continent. Photographes ou stylistes, nombreux sont ceux qui aspirent à conquérir une renommée internationale en s'émancipant des frontières géographiques. Mais surtout, en célébrant une identité culturelle complexe et singulière, qui mêle harmonieusement le passé, le présent et l'avenir.

La photographie a donc été décisive dans la mise en lumière des aspects méconnus de l'Afrique, la déconstruction des stéréotypes et la révélation de la multiplicité des cultures du continent. Elle a rendu possible une renaissance de la mode africaine, dans toute la diversité de ses visages, et son épanouissement à l'international.

L'industrie de la mode, comme celle de la photographie, ont été à la pointe pour redéfinir les canons de beauté, et livrer une image pluraliste du continent, riche de ses traditions et de sa modernité. L'essor de l'industrie de la

Préface

mode constitue non seulement une vitrine pour la nouvelle esthétique africaine, mais aussi un miroir des évolutions constantes des modes de vie, urbains ou ruraux, sur le continent.

En Afrique, où les matières premières représentent le mode d'échange traditionnel avec le reste du monde, une question cruciale s'impose : sommes-nous capables de produire nos propres biens de consommation avec notre industrie, et devenir des compétiteurs solides sur les marchés internationaux ? A titre personnel, je crois que l'idée que « l'avenir réside en Afrique » n'est plus une hypothèse – elle est devenue une réalité. Dans les domaines des arts du spectacle, l'hégémonie de l'afrobeat représente une parfaite illustration du potentiel de la créativité africaine et de sa capacité à s'exporter dans le monde entier. Les acteurs de la création issus du continent, curieux, insatiables, toujours plus désireux de se confronter au vaste monde et surtout d'y imprimer leur marque de manière indélébile, n'ont pas fini de faire parler d'eux. Quotidiennement, ils démontrent que l'Afrique n'est plus à l'aube d'un réveil, mais qu'elle est déjà à l'œuvre pour façonner son avenir.

Aïda Muluneh

Introduction

Que sait du désert celui
qui ne regarde qu'un grain de sable ?

ERIK ORSENNA

C'était un clair et ensoleillé après-midi de décembre, à la veille de Noël. Je laissai derrière moi le tumulte d'Abidjan pour rejoindre Assinie, station balnéaire huppée au sud de la Côte d'Ivoire.

J'avais dans l'idée d'acheter un bouquet auprès d'un des nombreux marchands de fleurs installés là en bord de route pour égayer mon intérieur. Alors que je pénétrais dans l'une des échoppes, mon œil fut immédiatement attiré par un objet qui n'avait manifestement pas grand-chose à voir avec la botanique : un métier à tisser manuel. Autour de l'instrument étaient suspendus des pagnes en kita, cette étoffe traditionnelle de coton et de soie, symbole de prestige pour

Introduction

plusieurs peuples d'Afrique de l'Ouest, et en particulier du Ghana et de la Côte d'Ivoire. Les rayons du soleil, en transperçant ces parures multicolores rehaussées de fils mordorés, leur donnaient des airs de vitraux majestueux. Il y en avait de toutes tailles et de multiples couleurs étendus çà et là tout autour de l'échoppe. C'était tout simplement sublime.

Mais le plus édifiant était l'aura de sacré qu'exprimait une scène en particulier. Un homme d'une cinquantaine d'années, enseignant religieusement à son jeune fils les rudiments du tissage traditionnel, le regardait avec patience mais surtout émotion. Il suivait chacun de ses gestes avec une extrême attention. Le temps s'était arrêté. Ce petit garçon repassait inlassablement et méticuleusement plusieurs bobines de fil de gauche à droite. Apparaissaient progressivement sous ses doigts des motifs traditionnels « Adinkra », symboles du peuple akan dont je suis issue.

Les deux ne m'avaient pas aperçue, trop absorbés qu'ils étaient par ce dialogue artisanal silencieux. Une brise et le gémissement des fleurs tirèrent soudainement le maître et l'élève de leur concentration. Ils remarquèrent ma présence. Navrée de les avoir interrompus mais extatique, je pressais le commerçant de questions. Ces pièces étaient-elles à vendre ? Pourquoi ne les plaçait-il pas en première ligne de son étal ? Un peu gêné, l'homme me répondit qu'il tissait par passion, mais que faute de pouvoir en vivre, il s'était fait fleuriste. Pour autant, il se faisait un devoir scrupuleux de

Introduction

transmettre son savoir-faire à son jeune fils. Alors qu'il me suggérait d'acheter ses fleurs, pour lesquelles je n'avais soudain plus beaucoup d'intérêt, je lui posai une question dont la réponse devait provoquer une rupture dans ma conception de la création africaine.

« Pourquoi ne pourriez-vous pas en vivre ? » lui demandai-je.

Il me répondit : « Parce que cela n'a aucune valeur. Pour pouvoir en vivre, il faudrait que je puisse les vendre. Quel prix donner à ces tissus ? Mis à part vous, personne ne s'est jamais intéressé à mon métier à tisser. Et il faudrait surtout énormément de commandes pour que j'abandonne mes fleurs. »

Je repartis songeuse, avec sous le bras un assemblage de fleurs et... plusieurs pagnes de première qualité. À sa manière, ce commerçant était le garant d'une tradition, de l'héritage ancestral de tout un peuple auquel j'appartenais. Il avait de l'or entre les mains et n'avait pas conscience qu'il était l'un des maillons d'une chaîne de valeur d'exception.

Cette anecdote personnelle est révélatrice de ce qu'a longtemps été le paysage de la création africaine. Ou en tout cas de la manière dont celle-ci a été perçue : un secteur riche en talents certes, mais en talents bruts, largement inexploités. Depuis ma rencontre avec ce tisserand, il y a une dizaine d'années, tout s'est accéléré sur le Continent.

Introduction

Une révolution créative se déroule sous nos yeux. Des plus modestes ateliers jusqu'aux studios de haute couture établis, les créateurs africains bousculent les frontières de la mode conventionnelle. Leurs pièces sont des œuvres d'art vivantes, qui puisent aux sources de traditions millénaires tout en proposant des esthétiques intemporelles. Une nouvelle garde de stylistes débarrassés de tous complexes se déploie, portée par la croissance des réseaux sociaux, le dynamisme économique des sociétés continentales, une classe moyenne en plein essor et toujours plus désireuse de promouvoir son identité culturelle en consommant « local ». L'engouement mondial pour la mode durable est un autre moteur de ce mouvement de fond. Nos créateurs sont les meilleurs ambassadeurs de cette *slow fashion* faite d'artisans d'exception, de compétences transmises de génération en génération, de valorisation des matériaux naturels, de conditions de travail équitables et aussi, parfois, de prises de position politiques.

Des célébrités américaines qui donnent de la visibilité aux labels émergents, aux collaborations entre marques africaines et grandes maisons, tout concourt à donner à la création et à la mode *made in Africa* une reconnaissance planétaire. Mieux : cette légitimation par le regard du monde extérieur ne semble plus une fin en soi. Diplômés, entrepreneurs, multilingues, issus du Continent ou de la diaspora, nos jeunes pionniers de la création s'affranchissent joyeusement des injonctions contradictoires de l'industrie occidentale qui ont longtemps ligoté leurs prédécesseurs. Pris entre deux feux, ceux-ci étaient sommés

Introduction

de répondre à des diktats, de produire des pièces étiquetées « africaines », donc « folkloriques »... qui étaient immanquablement disqualifiées car jugées trop exotiques. D'un côté : « Cachez ce wax que je ne saurais voir. » De l'autre : « Vous êtes des créateurs africains, comment pourriez-vous concevoir autre chose que des tenues colorées et chaloupées ? »

Plutôt que de subir les codes de la mode européenne, nos marques de l'ère 3.0 renversent la perspective : ce sont elles, désormais, qui tendent à « coloniser » la mode internationale institutionnelle en proposant une vision éclectique et métissée. Une élégance hybridée qui s'adresse à tous, mélange de tradition assumée et d'insolente modernité. Thebe Magugu, Rich Mnisi, Mmuso Maxwell, Lukhanyo Mdingi, Loza Maleombho, Christie Brown, Kente Gentlemen... autant de *designer brands* qui symbolisent cette renaissance créative. Bien sûr, cette nouvelle génération n'est actuellement qu'une petite avant-garde. Mais je souscris entièrement au constat posé par la journaliste Emmanuelle Courrèges : « La saveur de cette révolution culturelle ne concerne pour l'heure qu'une minorité d'Africains, mais une minorité agissante et influente¹. »

Inventivité, savoir-faire séculaires, considération mondiale... Que manque-t-il finalement à la filière mode du Continent pour devenir une industrie à forte valeur ajoutée ? Un renforcement du professionnalisme et, surtout, des

¹ In Emmanuelle Courrèges, *Swinging Africa. Le Continent mode*, Éditions Flammarion, 2019.

Introduction

moyens financiers de grande ampleur. C'est tout le sens de mon engagement ces dernières années.

Je ne suis moi-même pas issue de l'univers de la création, même si j'ai eu la chance de grandir dans une famille férue d'art contemporain africain sous toutes ses formes. Mon parcours est plus prosaïquement celui d'une entrepreneuse rompue aux métiers de la finance. Après une enfance en Côte d'Ivoire et des études à l'EM-Lyon, j'ai été recrutée à 23 ans par la banque d'affaires Lehman Brothers comme analyste. J'étais à l'époque la seule femme africaine du siège européen de la division fusions et acquisitions à Londres. La faillite de ce géant bancaire, en septembre 2008, a été un déclic. J'ai alors décidé de m'orienter vers une finance responsable et de renouer avec mon « africanité » en travaillant pour mon Continent natal. J'ai intégré Proparco, filiale de l'Agence française de développement (AFD), dans laquelle j'intervenais sur des transactions de financements d'institutions financières en Afrique. En 2013, j'ai rejoint l'équipe fondatrice d'Amethis, premier fonds d'investissement franco-africain de l'histoire, sponsorisé par le groupe Edmond de Rothschild, pour m'occuper de la stratégie sur le secteur financier. Mais assez rapidement, j'ai ressenti le besoin d'être physiquement au cœur de cette ébullition économique africaine. Investir sur le Continent depuis un bureau donnant sur la tour Eiffel ou l'Arc de triomphe ne correspondait plus à mes convictions.

En 2016, j'ai donc pris la direction du premier bureau régional africain d'Amethis, basé à Abidjan, capitale

Introduction

économique de la Côte d'Ivoire. Au détour de mes voyages d'affaires dans la région, j'ai eu un véritable coup de foudre professionnel pour la scène mode africaine, aussi entrepreneuriale et variée que les cinquante-quatre pays du Continent eux-mêmes. J'ai découvert une créativité exceptionnelle mais aussi... des moyens souvent limités. J'ai donc décidé de renforcer mes compétences entrepreneuriales par une formation exécutive à Harvard Business School.

Et c'est ainsi qu'est née en 2021 « Birimian », une institution financière dédiée au développement de marques haut de gamme et premium qui s'inspirent d'un héritage africain. Des labels qui incarnent l'artisanat d'exception de notre Continent. J'ai tenu à la baptiser du nom d'un gisement de diamants et d'or de la rivière Birim, qui parcourt les pays d'Afrique de l'Ouest. Car dans mon esprit, nos créateurs sont à l'image de ces pierres précieuses à l'état brut, qu'il faut polir et sublimer pour les faire éclore à l'échelle internationale. Depuis un peu plus de deux ans, nous avons épaulé des dizaines de marques originaires aussi bien de Côte d'Ivoire, du Rwanda, d'Afrique du Sud, du Ghana ou du Nigeria. Un accompagnement qui se déploie dans deux directions : renforcement de capacité au moyen d'un accélérateur lancé avec l'Institut français de la mode ; élaboration d'instruments financiers inédits pour soutenir les besoins de développement des créateurs.

Cette expérience m'a permis d'acquérir une vision globale des maisons de mode du Continent, d'en apprécier les atouts et les handicaps. Je crois pouvoir dire aujourd'hui

Introduction

que les premiers sont de plus en plus nombreux, et les seconds, des barrières de moins en moins insurmontables. J'irai même plus loin : de la même manière que le monde a découvert l'art contemporain africain, le XXI^e siècle sera demain absolument imprégné de mode africaine. Celle-ci a vocation à être cette force motrice qui entraînera l'industrie du textile et au-delà, toute l'économie des pays subsahariens confrontés à l'épuisement des ressources fossiles. Pour ce faire, il ne reste plus qu'à s'emparer des outils et des solutions financières les plus à même de favoriser ce décollage. C'est tout le propos de ce livre de les rendre accessibles, tout en offrant un voyage inspirant au cœur d'une Afrique plus que jamais jeune, audacieuse, décomplexée et à même de produire du raffinement, de l'élégance, de l'exception.

Le lecteur sera peut-être surpris de ne pas trouver le Maghreb ou l'Égypte dans ce panorama. Non pas que ces pays soient des « déserts » créatifs, bien au contraire. Le Maroc ou la Tunisie sont réputés pour leur industrie textile moderne et innovante, l'Égypte pour son coton de qualité supérieure. De même, les orfèvres maghrébins de la couture ne manquent pas, de la bottière marocaine Zineb Britel à la styliste algérienne Rym Menaifi en passant par le *fashion designer* franco-marocain Charaf Tajer. Une scène créative nord-africaine foisonnante, qui présente des problématiques économiques spécifiques et qui mériterait un livre en soi. Ce sera donc peut-être l'objet d'un prochain ouvrage!